

Discours de N. J. Riffaud, à l'ouverture du
Journé Mondiale de l'Urbanisme, le 8 novembre 1963

Messieurs,

Au nom du Directeur général de l'Unesco, j'ai l'honneur et la joie de vous accueillir dans cette maison qui est celle des peuples du monde. Le Comité permanent français du jour mondial qu'anime avec une ardeur inaltérable M. Royer avait déjà organisé sa manifestation à l'Unesco en 1959, 1961 et 1963. Il s'agit donc de retrouvailles. Et l'Unesco s'en réjouit.

Vous devez en effet vous sentir chez vous ici. A la fois parce que tous les intellectuels, tous les hommes de culture y ont leur place et parce que l'architecture de ce lieu témoigne des vertus créatrices de notre temps. Mais il y a plus : l'éducation, la science et la culture dont nous nous occupons ici, à l'échelle du monde, entretiennent des rapports étroits avec l'urbanisme, dont elles sont à la fois la source et le reflet. Tout récemment, l'Unesco a organisé, à Tiflis, la première rencontre ministérielle, au niveau mondial, sur le thème de l'éducation en matière d'environnement ; il est clair que la sauvegarde et l'amélioration du milieu, qu'il soit naturel ou construit, dépendent largement de ce qui sera fait, dans l'ordre de l'éducation, pour sensibiliser le public à sa responsabilité d'être vivant et d'être social. C'est vous dire qu'il y a bien des convergences entre l'action de l'Unesco et vos propres préoccupations.

Messieurs, si ma tâche était purement protocolaire, je pourrais me borner à conclure en cet instant en formulant, selon la tradition, des vœux pour le succès de votre réunion. Mais trop de liens m'unissent à vos responsables et m'attachent à la cause qu'ils défendent pour que je m'acquitte de ma tâche d'une façon aussi formelle. Souffrez donc que j'ajoute à ces paroles de bienvenue, quelques propos qui constitueront la contribution que Jean Royer et Pierre Randet m'avaient amicalement demandée.

Vous allez traiter ce matin le thème "densités et relations de voisinage". C'est certainement l'un des sujets les plus difficiles de l'urbanisme contemporain, considéré comme science ou comme pratique. Je n'ai aucune qualité pour l'aborder sous l'angle technique, mais vu du côté de la culture et de l'action culturelle, il y a sans doute quelque chose à dire là-dessus.

Le libellé même de votre thème institue une relation nécessaire et féconde entre la notion de "densité" et celle de "relations de voisinage". Trop souvent, la notion de densité est conçue en soi et pour soi, de façon en quelque sorte statique, comme répartition arithmétique des êtres humains ou des mètres carrés de planches sur une surface donnée; on en vient insensiblement à concevoir la densité comme un maximum, ce qui est physiquement possible sur un sol, et non comme un optimum, ce qui est socialement souhaitable pour faire d'un espace un tissu de vie et donc de relations. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. L'urbanisme n'est ni une géométrie, ni une physique, mais une biologie.

Dans cette perspective, les préoccupations de l'urbanisme et celles de la culture se rejoignent pour tenter de définir des seuils en deçà ou au-delà desquels les relations humaines et sociales pâtissent du défaut ou de l'excès de la densité démographique ou physique. Pour ne parler que de culture, il est clair qu'elle nous fait voir une alternance de mouvements de l'être humain: tantôt recueillement, concentration de la personne dans un effort qui met en jeu sa réflexion ou sa sensibilité, face à face avec soi-même - et à l'inverse, expansion, volonté de rencontre et d'échange, ferveur partagée. Nous avons besoin de l'un comme de l'autre de ces mouvements alternés, aussi nécessaires qu'alternés que la contraction et la dilatation du muscle cardiaque.

Qui pourrait garantir que la ville moderne nous offre cette double possibilité, celle d'être vraiment seul et vraiment ensemble? Elle nous contraint à un isolement d'ailleurs précaire, bruyant, incommode plus qu'elle ne nous offre la solitude nécessaire à notre repos et à notre élévation. Elle nous expose à l'affrontement, à l'agression, au choc du dehors plus qu'elle ne nous procure l'excitation féconde de la rencontre et de l'échange avec les autres.

Ces exigences contraires mais complémentaires de la culture sont encore renforcées si on lui confère une dimension quotidienne, comme on le doit à notre époque. Permettez-moi ici de rappeler ce que Jacques Duhamel disait de la culture ; elle est "ce qu'il faut pour qu'une journée de travail soit une vraie journée de vie". Ce qu'il faut, c'est précisément la possibilité du recueillement, du silence, du rêve -et c'est aussi la possibilité d'un échange, et le passage de l'un à l'autre. A cet égard, la culture c'est le degré supérieur de la qualité de la vie ; c'est un surcroît d'exigence pour la vie individuelle et pour la vie communautaire. On pourrait même parler d'un "sur coefficient" culturel de densité, dans la mesure où, pour atteindre le seuil de vitalité culturelle, une ville ou un quartier a besoin d'une zone d'échanges intenses, surmultipliés en quelque sorte et sans laquelle la communauté ne prend pas corps, reste inerte dans une morne juxtaposition de solitudes. N'est-il pas significatif par exemple que le premier succès du Centre Pompidou, le plus significatif et le moins discuté ait été cette "greffe" réussie dans un tissu ancien mais appauvri et desséché et qui a miraculeusement retrouvé la vie, grâce à quelques aménagements ingénieux et à la forte concentration d'échanges engendrée par le Centre : on a, là, d'un coup redécouvert le bonheur de la ville, sur une place et dans des rues où, enfin, l'on n'entendait plus que le bruit des pas et des voix. Forums et agoras, obsession nouvelle des aménageurs et des urbanistes, ne sauraient être, pour continuer à ne pas parler français, des gadgets du marketing. Ce peuvent être des créations volontaires, non des produits artificiels. L'image de la greffe s'impose décidément tant il est vrai qu'il s'agit de créer des relations viables entre un équipement et son entour, son public et même son non-public.

Ceci me conduit à souligner que l'expression "relations de voisinage" gagnera sans doute à être approfondie dans votre débat. Le "voisinage", c'est une proximité constatée ou subie ; ce n'est pas nécessairement une relation voulue. Il est tangence, parallélisme ou divergence alors qu'il devrait être convergence. Il y a un voisinage immédiat ; il en est d'autres plus espacés. La relation de chaque être ou de chaque groupe avec les autres concentriques du voisinage urbain doivent être étudiés. Culturellement,

en tout cas, ces différentes relations sont complémentaires et ne gagnent pas à être exclusives. La phrase fameuse "enrichissons-nous de nos mutuelles différences" est la loi des échanges culturels, depuis le quartier jusqu'à la planète entière.

Vous allez aussi parler de qualité architecturale, et de continuité entre l'architecture et l'urbanisme. Là aussi, il y a bien des choses à dire. Tout se passe comme si la plupart des erreurs et des défaillances dont sont victimes les villes modernes tenaient à une inadéquation entre l'architecture et l'urbanisme : ici, une architecture de qualité, audacieuse, imaginative est desservie par une absence d'urbanisme ; là, un urbanisme intelligent est trahi par une architecture sans âme. Ce n'est qu'en rivalisant dans l'excellence et en admettant leur étroite complémentarité qu'urbanisme et architecture, loin de se nuire, se fortifieront mutuellement. Cela suppose, notamment, que les architectes admettent que certains problèmes de l'utilisation du sol et de l'invention des formes ont leur solution dans l'urbanisme et que, pareillement, certains des problèmes que se posent les urbanistes sont en réalité des problèmes d'architecture. Ce recoupement des compétences ne peut se régler par l'affrontement ou l'ignorance mutuelle mais par la convergence des efforts et le respect mutuel. La qualité architecturale est à ce prix car une belle architecture ne saurait être celle d'un objet posé au hasard. Et c'est peut-être une des raisons de l'incompréhension si regrettable de l'opinion publique envers l'architecture contemporaine : elle est mal acceptée parce qu'elle est mal insérée, ce qui nous ramène à ce problème des "relations" dont vous traiterez au sujet des densités, conférant ainsi à votre journée son unité de réflexion et de recherche.

Messieurs, j'ai déjà trop parlé et de façon bien banale. Je m'en tiendrai donc là, en vous renouvelant les souhaits de bienvenue de l'Unesco et en vous rappelant le principe qui ouvre le préambule de notre Acte constitutif : "les guerres naissant dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes qu'il faut établir les barrières de la paix".

La guerre dont il est question, ce n'est pas seulement la guerre armée entre les peuples. C'est l'esprit de violence dont la chaîne hélas ininterrompue s'étend des relations entre individus, des relations de voisinage jusqu'aux relations entre Etats. En créant les conditions de relations sociales harmonieuses, l'urbanisme contribue à la paix. C'est en cela que votre pensée et votre action intéresse l'Organisation qui vous accueille en ce jour.